

tombaient dans les prés aussi serrés que la grêle un jour d'orage. Contre un seul de nos Français, il en mourait plus de cent. La terre mugissait sous les pieds des chevaux, et par dessus les cris de combat et de victoire s'élevait le râle des mourants.

Le marquis de Mantoue, qui portait bien à tort la flamboyante enseigne, parle à son cousin Gilibert, le duc de Bénévent : vous allez savoir ce qu'il dira :

— Cousin, entendez ma pensée... Cette bataille n'est point à se rendre à rançon ; tous ces payens frappent sans miséricorde. Vous souvient-il de la triste journée que nous eûmes naguères sur les rives du Garillan ? par votre orgueil et témérité, nous y demeurâmes si long-temps, que de sept mille chevaliers, il n'en est revenu que dix. Tous furent tués, détranchés et sanglants.

— Beau sire, répartit Gilibert, enfuyons-nous donc au plus vite ; car à la mort il n'y a nul remède.

Et ils firent ainsi les misérables lâches. Les payens voient s'abattre et fuir l'oriflamme vermeille, et ils reprennent courage ; les Français le voient aussi, et ils sont épouvantés. — Frappez, amis, crient les barons Sarrazins ! qu'avons-nous encore à craindre ! nos ennemis n'oseront plus nous attendre. Il faut qu'il n'échappe pas à nos coups un seul de ces fuyards chrétiens.

Les payens se précipitent avec fureur ; et cette fois ils remportent l'avantage de toutes parts sur nos Français. Ils en tuent, ils en prennent selon leur gré. Alors furent renversés de cheval, aux côtés de l'empereur, et Naimes de Bavière, et Hugues de Troie, et Sanson et Turpin. Salomon, le roi puissant, qui fut sire des Bretons, chevauchant à travers la bataille, arrêta l'empereur par son écu.